

Les rizières de l'oubli

Entre 1939 et 1940, des milliers d'Indochinois débarquent en France pour prêter main-forte à l'effort de guerre

FRANCE 3
LUNDI 18 - 23 H 35
DOCUMENTAIRE

Il faut parfois du temps à la République pour avouer ses fautes. Et l'oubli total dans lequel sont tombés des milliers de travailleurs indochinois venus en France entre 1939 et 1940 prêter main-forte à la lointaine mère patrie en guerre est une faute qui n'a pas été avouée avant... octobre 2014. Réalisé par Alain Lewkowicz, à partir du livre de Pierre Daum (*Immigrés de force*, Actes Sud), ce documentaire sobre et émouvant s'appuie sur des témoignages de proches et témoins directs que viennent enrichir des images d'archives inédites, notamment celles des actualités du régime de Vichy dans la zone Sud. Le travail du tandem Daum-Lewkowicz permet d'éclairer enfin cette zone d'ombre de l'histoire de France.

Mal nourris, mal vêtus, mal logés, privés de droits sociaux et de pensions, payés une misère dans les poudreries, les usines d'armements puis, une fois la France vaincue, dans les rizières de Camargue pour quelques centaines d'entre eux, ces travailleurs venus du bout du monde (les Annamites comme l'appelaient les autorités) ont vécu une expérience douloureuse.

Un travail harassant

Sous l'égide de la Main-d'œuvre indigène (MOI) qui applique le décret du 29 août 1939 concernant le droit de réquisition, ces ouvriers non spécialisés, souvent analphabètes, sont envoyés par bateau de Haïphong et Saïgon en France. A leur arrivée à Marseille, certains inaugurent la toute nouvelle prison des Baumettes, aménagée pour l'occasion ! Répartie en soixante-treize compagnies, cette main-d'œuvre indigène est rapidement disséminée à travers le territoire. En découvrant le monde industriel, le choc est rude. Après la défaite, changement de décor pour quelques centaines



Des Indochinois dans une rizière en Camargue (1941). POINTE SUD

Ces travailleurs venus du bout du monde ont vécu une expérience douloureuse

d'Indochinois, envoyés dès 1941 en Camargue afin de travailler la culture du riz. Dans une France qui a faim, l'ingénieur Henri Maux, qui a passé une dizaine d'années en Indochine, a l'idée d'acclimater la riziculture en Camargue. Il peut profiter de cette

main-d'œuvre qualifiée pour ce travail harassant et dont le salaire misérable correspond à un dixième du salaire de l'ouvrier français de l'époque !

Grâce à la technique du repiquage, le riz consommable « made in France » apparaît dès 1942. Pour le gouvernement du Maréchal, c'est une aubaine. Et comme M^{me} Pétain est arlésienne d'origine, Vichy brode toute une mythologie autour de la culture camarguaise, exhibant au passage ces travailleurs exotiques travaillant dur dans les rizières. C'est sans doute l'une des raisons pour laquelle la présence de ces tra-

vailleurs indochinois, remplacés à la Libération dans les rizières par des Italiens et des Espagnols, a été gommée de la mémoire collective si longtemps.

Durant le Festival du riz qui se tient chaque année à Arles, nulle trace d'Indochinois. Officiellement, le riz est une invention camarguaise aux influences espagnoles. La souffrance physique et morale des travailleurs indochinois, dont le retour au pays s'est étalé de 1946 à 1952, est restée absente de la mémoire collective pendant longtemps.

En octobre 2014, une stèle à la mémoire de ces travailleurs du

bout du monde est enfin inaugurée dans la cour de la mairie annexe d'Arles. A cette occasion, le président du syndicat des riziculteurs prononce un discours édifiant : « *Il est de notre devoir de rendre hommage aux travailleurs indochinois venus travailler en France durant cette triste période. La vérité, c'est reconnaître les douleurs et les tragédies que vous avez traversées...* » ■

ALAIN CONSTANT

Riz amer, les Indochinois en Camargue, d'Alain Lewkowicz et Pierre Daum (France, 2015, 52 min).

La dolce vita désenchantée

Paolo Sorrentino fait de Rome l'écrin des désillusions d'une bande de dandys

CINÉ + CLUB
LUNDI 18 - 20 H 45
FILM

Il y a, dans *La Grande Bellezza* (2013), une girafe qui disparaît d'un coup de baguette magique au milieu d'un palais antique. Ainsi qu'un Japonais qui, atteint du syndrome de Stendhal, s'évanouit en haut du Janicule, la « huitième » des sept collines de Rome. Et des jolies filles qui attendent la fin du monde en se déhanchant sur *Farlamore*, de Bob Sinclar.

Il y a aussi des gandins, verre de champagne à la main, qui, membres des Brigades du Tibre, cabotent en cibant Elsa Morante ou Gustave Flaubert. Le film du Napolitain Paolo Sorrentino raconte la crise dans l'Italie de l'après-Berlusconi, où la dolce vita n'a pas dit son dernier mot. Fellini a juste mis de l'électro au-dessus de la fontaine de Trevi. Mastroianni, mélancolique et ironique, s'ennuie toujours autant en faisant la cour à des créatures de passage. Sauf que, dans ce film, Marcello se nomme Jep Gambardella, interprété par Toni Servillo. Ce prince des mondains promène son désenchantement dans le tourbillon des nuits.

A 20 ans, il a publié un roman qui lui valut reconnaissance et prix.

Aujourd'hui, à 65 ans, journaliste mordant mais désabusé, il interviewe les starlettes du moment. Bref, à force de ne pas prendre de risques, il a gâché son talent.

A l'ombre d'une effeuilleuse en pleurs, il va comprendre que, souvent, trop d'intelligence nuit au bonheur et que le temps perdu à s'étourdir, la nuit, dans les ruelles de Sodome et Gomorrhe se retrouve rarement, même si on y croise, un instant, la beauté sans illusion de Fanny Ardant...

La Grande Bellezza, lui, doit se voir comme un coup de chapeau au grand cinéma italien, celui des Scialoja, Fellini, Ferreri, Monicelli. Il y est question de vocation perdue, mais surtout de l'espoir, jamais enterré, de réenchanter le monde. On y danse beaucoup. On y boit avec élégance. On y parle encore plus. Et l'on y regarde, fasciné, les lumières de Rome. Hypnotiques au milieu des fêtes de ce siècle fatigué. En fait, Sorrentino a réalisé un film sur Rome, sa beauté dangereuse, antique, nonchalante, où l'éternité sert d'alibi à toutes les fuites, à toutes les impuissances. ■

YANN PLOUGASTEL

La Grande Bellezza, de Paolo Sorrentino. Avec Toni Servillo, Carlo Verdone (It., 2013, 135 min).

Des romans à l'écran

Voyage passionnant dans les méandres de la littérature et du cinéma

ARTE
LUNDI 18 - 23 H 00
DOCUMENTAIRE

« Un roman bien fait, c'est un film tout fait »

FRÉDÉRIC BONNAUD
journaliste

Depuis son invention, le cinéma a toujours été un grand dévoreur de romans. La littérature est même devenue un stock inépuisable pour le septième art. Un succès de librairie est, la plupart du temps, adapté au cinéma. De *Lolita* (Vladimir Nabokov) à *Mort à Venise* (Thomas Mann) en passant par *Fantômas* (Pierre Souvestre et Marcel Allain), ou *Hiroshima mon amour* (Marguerite Duras), les plus grands livres ont fait le bonheur de nombreux cinéastes qui ont retravaillé de manière parfois sublime – mais aussi souvent paresseuse... – les textes des écrivains pour les mettre en images.

« *Un roman bien fait, c'est un film tout fait* », rappelle le journaliste Frédéric Bonnaud dans sa série « Histoires de cinéma », que la chaîne Arte diffuse à l'occasion du Festival de Cannes, qui se tient jusqu'au 24 mai. Pour le premier numéro de cette collection documentaire, il est allé à la rencontre d'écrivains et réalisateurs franco-allemands pour leur demander s'il faut ou non adapter les romans au cinéma. « *A quoi bon adapter un chef-d'œuvre ?* », demande-t-il, en jetant un petit pavé dans la mare. La réponse n'est pas simple. A travers de nombreux extraits de

films et entretiens récents ou d'archives (Wes Anderson, Michael Haneke, Pascale Ferran, Philippe Djian, Yann Moix, Marguerite Duras, Luchino Visconti ou Alberto Moravia...), Frédéric Bonnaud propose un passionnant voyage dans les méandres de la création littéraire et cinématographique.

« En faire n'importe quoi »

Pour certains, comme Philippe Djian, dont des romans ont été adaptés au cinéma (*Bleu comme l'enfer*, d'Yves Boisset, ou *37°2 le matin*, de Jean-Jacques Beineix), un metteur en scène a le droit de s'emparer de son œuvre et peut, s'il le veut, « *en faire n'importe quoi* ». L'écrivain raconte parfaitement la difficulté de l'écriture, le choix des mots, de la syntaxe qu'il sera très difficile, voire impossible, de reproduire à l'écran. Pour lui, hors de question de passer derrière la caméra pour adapter ses propres romans après des mois de solitude pour écrire ses livres.

Ce n'est pas le cas de Marguerite Duras, qui, après avoir vu ses romans adaptés au cinéma, a décidé

de passer elle-même derrière la caméra. Non pas pour poursuivre l'écriture de son œuvre d'une autre manière, mais simplement, reconnaît-elle « *pour gagner de l'argent* ». Mécontente de l'adaptation de *L'Amant* (prix Goncourt 1984) par Jean-Jacques Annaud, en 1991, elle avait réécrit, dans la foulée, une autre autofiction sous le titre *L'Amant de la Chine du Nord* (Gallimard, 1991).

« *L'adaptation d'un livre est quelque chose d'universel qui nous parle de l'époque*, corrige Yann Moix. *Un film est une archive sur un instant, alors qu'un roman reste toujours actuel*. » Mais il y a aussi des œuvres impossibles à adapter, des livres mythiques qui effraient les réalisateurs les plus audacieux.

Voilà des années que Mathieu Amalric se heurte au roman *Le Rouge et le Noir* de Stendhal, une adaptation dans laquelle « *il veut tout montrer* ». Même chose pour *A la Recherche du temps perdu*, de Marcel Proust, que Luchino Visconti, malgré son obsession pour cette œuvre, n'a jamais réussi à tourner. « *C'est la prose et le style qui font venir les images* », souligne Mathieu Amalric. Mais, parfois, cela ne fonctionne pas. ■

DANIEL PSENNY

Le cinéma peut-il se passer du roman ?, de Florence Plataret et Xavier Villetard (Fr., 2014, 52 min).

VOS
SOIRÉES
TÉLÉ

DIMANCHE 17 MAI

TF1

20.55 Argo

Thriller de Ben Affleck. Avec Ben Affleck (EU., 2012, 140 min).

23.15 Esprits criminels

Série policière américaine créée par Jeff Davis (saison 5, ép.16 et 17/23). France 2

20.55 L'Affaire Rachel Singer

Thriller de John Madden. Avec Helen Mirren (EU./GB., 2010, 110 min).

22.45 Non élucidé

Présenté par Arnaud Poivre d'Arvor. France 3

20.50 Inspecteur Barnaby

Série britannique créée par Caroline Graham (GB., 2011, 2x90 min).

0.15 Toto le Moko

Comédie de Carlo Ludovico Bragaglia (It., 1951, 80 min). Canal+

21.00 Rugby

Clermont-Auvergne/Toulon. France 5

20.40 Des mutants dans notre assiette

Documentaire de Dorothee Frenot (Fr., 2015, 50 min). Suivi de *La maladie de Lyme, quand les tiques attaquent !* (Fr., 2014, 50 min).

22.25 La IV^e République, une France oubliée ?

Documentaire d'Antoine Léonard Maestrati (Fr., 2015, 75 min). Arte

20.45 Fargo

Policier de Joel et Ethan Coen (EU., 1995, 95 min).

22.20 Barton Fink

Comédie dramatique d'Ethan et Joel Coen (EU., 1991, 115 min). M6

20.55 Capital

Présenté par François-Xavier Ménage. 23.00 Enquête exclusive

Présenté par Bernard de La Villardière. Lundi 18 mai

TF1

20.55 Mes amis, mes amours, mes emmerdes

Série française créée par Jean-Marc Auclair, Marie Luce David et Thierry Lassalle (S4, ép. 5 et 6/8).

22.50 New York, unité spéciale

Série américaine créée par Dick Wolf (S16, ép. 2/23). France 2

20.55 Major Crimes

Série américaine créée par James Duff, Michael M. Robin et Greer Shephard (saison 1, ép.7 à 9/10).

23.00 Mots croisés

Débat animé par Anne-Sophie Lapix. France 3

20.50 La Vie secrète des chansons

Animé par André Manoukian. 23.35 Riz amer

Documentaire d'Alain Lewkowicz et Pierre Daum (Fr., 2015, 52 min). Canal+

21.00 Le Bureau des légendes

Série française créée par Eric Rochant (saison 1, ép. 7 et 8/10).

22.55 Spécial Investigation

Présenté par Stéphane Haumont. France 5

20.40 Nicolas Le Floch

Le Crime de l'hôtel Saint-Florentin, (Fr., 2013, 100 min).

22.30 C dans l'air

Présenté par Yves Calvi. Arte

20.50 Mort à Venise

Drame de Luchino Visconti. Avec Dirk Bogarde (It./Fr., 1971, 130 min).

23.00 Le cinéma peut-il se passer du roman ?

Documentaire de Florence Plataret et Xavier Villetard (Fr., 2015, 52 min). M6

20.55 Une journée en enfer

Film d'action de John McTiernan. Avec Bruce Willis, Samuel L. Jackson (EU., 1995, 145 min).